

2

Nulle traduction de cet ouvrage ne pourra être faite sans l'autorisation expresse et par écrit des auteurs, qui se réservent en outre tous les droits stipulés dans les conventions intervenues ou à intervenir entre la France et les pays étrangers, en matière de propriété littéraire.

UN MARI DANS LES NUAGES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR **MM. CHARLES DESOLME ET BENJAMIN GASTINEAU**

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la GAITÉ,
le 17 novembre 1855.

PERSONNAGES.

ARTISTES.

JEAN BERNARD, marchand de bestiaux.	} rôle à tiroirs.....	MM. GOUGET.
LUCIEN, marin.....		
Le prince FRÉDÉRIC RALPH.....		
NICOLAS, bas comique, fermier de Clotilde.....		LASOUCHE.
PIERRE LAROSE, 50 ans, grime.....		BLOT.
JOSEPH, gamin de village, rôle travesti.....		Mmes BLANCHE.
CLOTILDE LAROSE, nièce de Larose, jeune première.....		LEROYER.
MARIANNE, fille de ferme.....		LAGRANGE.
OADDÉ ABRACADABRANTE, taïtienne.		

L'action se passe de nos jours au village de Saint-Aubin (Maine-et-Loire).

Nota. — La mise en scène est prise à la droite du spectateur : le premier acteur tient la gauche. Les changements de mise en scène sont indiqués par des renvois au bas des pages.

S'adresser pour la musique à M. Fossey, chef d'orchestre de la Gaité.

Maison habitée par Clotilde ; à gauche cette maison avec charmille et banc de jardin. A droite, ferme-dépendance de l'habitation. Devant la ferme, un banc. Au fond une haie ouverte sur la cour et sur la place du village. Perspective du village.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOTILDE, NICOLAS.

Au lever du rideau, Clotilde est assise sous la charmille de sa maison, un livre à la main ; Nicolas s'avance vers elle.

CLOTILDE, rêveuse, interrompt sa lecture. Di-vines créations de la poésie, que ne descendez-vous de vos célestes sphères pour ennoblir et charmer notre monde?..

NICOLAS, appelant. Mam'zelle! mam'zelle!

CLOTILDE, sans l'entendre. Etre aimé d'un cœur aussi pur, aussi généreux que celui du prince Frédéric Ralph, ce serait le paradis!... Mais existe-t-il de semblables êtres?...

NICOLAS, à lui-même. Elle ne m'entend pas...
Appelant plus fort Mam'zelle Clotilde!

CLOTILDE, se levant contrariée. Qu'y a-t-il?
NICOLAS. Oh! mam'zelle, un grand malheur est arrivé.

CLOTILDE. Un malheur!

NICOLAS. Ce n'est pas ma faute, allez! vous savez si votre fermier Nicolas a soin de votre ferme et de vos bestiaux, mam'zelle.

CLOTILDE. Eh bien! t'expliqueras-tu?

NICOLAS. Eh bien, mam'zelle.. trois superbes veaux sont morts à c'matin.... et le vétérinaire m'a assuré que c'était de la clavelée... Pourvu que les gens n'attrapent pas la maladie des bêtes... que deviendrions-nous, mon Dieu!...

CLOTILDE. Il était bien utile de me déranger pour une pareille niaiserie.

NICOLAS. Mais il y a encore une vache, la Rougeaude, qui est prête à rendre l'âme... J'en

ai un chagrin mortel... je l'aimais comme une sœur, la Rougeaude... Votre serviteur, mam'zelle... je vas assister à ses derniers moments.

CLOTILDE, *impatiente*. Imbécile !

NICOLAS, *s'en allant*. Imbécile ! comme elle traite cette bête qui ne lui a rien fait... Que les femmes ont donc le cœur dur pour le pauvre monde !... *(Il sort.)*

SCÈNE II.

CLOTILDE *seule*, puis LAROSE.

CLOTILDE. La vie, au fond de cette campagne, me devient chaque jour plus insupportable ; ma pensée même n'est pas libre... Si je veux oublier la triste réalité, si quelque heureuse illusion m'emporte sur ses ailes dorées en lisant un chapitre de roman, un fermier vient m'annoncer la mort d'un veau... Oh ! ces paysans !... *(Elle se rassied sous la charmille et reprend la lecture de son roman.)*

LAROSE, *apercevant Clotilde (1)*. La voilà encore la tête perdue dans les bouquins. *(S'approchant d'elle.)* Il paraît que cette lecture est fort intéressante, ma nièce ?

CLOTILDE, *se levant*. Oui, mon oncle.

LAROSE (2). Quelque roman nouveau, sans doute !... envoyez donc vos demoiselles en pension à Paris pour qu'elles reviennent la tête farcie de romans... Fais comme moi, Clotilde, laisse là le roman des autres et occupe-toi du tien !

CLOTILDE. Le mien est bien triste.

LAROSE. Ah ! par exemple, je te conseille de te plaindre, belle nièce ! jeune et riche, maîtresse de ta fortune, de tes actions...

CLOTILDE. Sous la tutelle de mon oncle Larose, adjoint de Saint-Aubin.

LAROSE. Singulier tuteur qui obéit en tous points à sa pupille ! Ah ! si je m'étais avisé de résister à ta tête romanesque, volcanique, nous aurions eu de belles scènes. Aussi j'ai cédé à tous tes désirs. Lorsque tu as voulu quitter mon foyer pour habiter, avec ta servante, cette maison *(il désigne la maison de Clotilde)*, je te l'ai achetée de suite. Aujourd'hui, je suis simplement le dépositaire de tes biens que tu gères à ta fantaisie.

1 Clot. Lar.

2 Lar. Clot.

CLOTILDE. J'écoute toujours vos conseils avec respect.

LAROSE. Sans doute, mais tu ne les suis jamais.

CLOTILDE. Oh ! mon oncle.

LAROSE. Trois galants des plus cossus m'ont déjà demandé ta main.

CLOTILDE. Oh ! pour cela, ma résolution est bien prise.

LAROSE. Cependant, quelle raison de dédaigner maître Marivonneau, qui a de beaux champs au soleil ?

CLOTILDE. Il louche et il bégaie. Je ne puis le voir sans que l'envie de rire me prenne.

LAROSE. Et Jacques Dumaine ? Il possède un bien d'un rapport de mille écus l'an.

CLOTILDE. Il prête à la petite semaine. Dernièrement, il a exproprié sans pitié de pauvres gens... Devenir la femme d'un usurier !...

LAROSE. Enfin, que peux-tu reprocher, sauf sa richesse, à Jean Bernard ?

CLOTILDE. Je n'en puis rien dire, puisque je ne le connais pas.

LAROSE. Pourquoi ne veux-tu pas le connaître ? Jean Bernard a fait un voyage de cinquante lieues pour te voir. Depuis trois jours, il attend dans ce village que tu consentes à le recevoir, et tu refuses obstinément !... Ne pas recevoir un homme à qui l'on a été fiancée dès l'enfance... par saint Pierre, mon patron, c'est un blasphème !

CLOTILDE. Je n'accepte pas de semblables fiançailles, je n'ai donné à personne le droit de disposer de mon cœur. Reportez, je vous prie, mes paroles à M. Bernard. Une explication entre nous serait pénible et inutile. Je n'épouserai jamais un marchand de bestiaux.

LAROSE, *l'imitant (1)*. Un marchand de bestiaux ! En vérité, je ne comprends pas votre orgueil, mademoiselle ; on dirait qu'un paysan ne va pas à votre taille de princesse ! Vous lui préféreriez sans doute votre beau cousin Lucien, le beau marin ? Je sais qu'il vous a souvent écrit.

CLOTILDE. Je ne vous le cache pas, mon oncle ; ses lettres révèlent une belle âme, il a gagné ma sympathie !..

LAROSE. Folie de songer à mon neveu qui vogue au diable et ne reviendra peut-être jamais des îles Marquises !

1 Clot. Lar.

CLOTILDE. En ce cas, je prendrai mon temps pour choisir un mari.

LAROSE. Mais tu en as sous la main de toutes les couleurs, blonds, bruns, châains. Tu n'as que l'embarras du choix.

CLOTILDE. Aucun ne me plaît, aucun ne réalise mon idéal !

LAROSE. Son idéal ! son idéal ! qu'est-ce que c'est que ça ?.. encore un mot de roman !

CLOTILDE. Oui, mon oncle, je veux un mari qui soit distingué, généreux... qui ait un caractère élevé, qui possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit.

LAROSE. Rien que ça !... (*Il chante.*)

Air : *Élection des dames.*

Vraiment tu n'es pas difficile,
Tu voudrais un mari parfait...
Un mari qui soit du grand style...
Rempli d'esprit, riche et bien fait.
Si tu le trouves, je m'engage
Sur l'honneur, j'en fais le serment !
De t'apporter dans une cage,
Le même jour, un merle blanc !

CLOTILDE. Eh bien, j'attendrai jusqu'à ce que je l'aie trouvé : voilà mon dernier mot et ma réponse à tous les commérages dont je m'inquiète fort peu, du reste ! (*Clotilde rentre chez elle.*)

LAROSE. Un mari parfait !... pauvre nièce !.. elle a perdu le sens... un mari parfait !... tu mourras vieille fille !

SCÈNE III.

LAROSE, BERNARD.

BERNARD, *chantant dans la coulisse.*

J'avais promis à Madeleine,
J'avais promis de l'épouser.

LAROSE. Ah ! voilà Bernard... que lui dire ? Comment lui apprendre !

BERNARD *entre en chantant.*

Mais j' suis trompé par l'inhumaine,
Il n'y faut plus penser !

LAROSE. Tu es bien gai, mon gas Bernard... quel entrain ! !

BERNARD. Eh ! pourquoi ne serais-je pas gai, papa Larose ?.. j'ai bon pied, bon œil, mes affaires vont bien, e de plus je vais me marier..

on peut bien chanter quand on va se marier, n'est-ce pas, M. l'adjoint ?..

LAROSE, *remuant la tête.* Te marier !

BERNARD. Eh ! oui, avec votre nièce à qui j'ai été fiancé dès l'enfance et qui ne me connaît pas, puisqu'elle a toujours été en pension à Paris. Quelle jolie demoiselle ça doit faire à présent, hein !.. C'est égal, on a beau être fiancé, ça ne nuit pas de se voir un brin avant le mariage..... et de ce pas je m'en vas souhaiter un bon jour à ma future. (*Il passe devant Larose pour entrer chez Clotilde, Larose lui barre le passage.*)

LAROSE, *embarrassé.* Tu veux voir Clotilde...

BERNARD. Sans doute, puisque je suis venu tout exprès ! !

LAROSE. Oui ! ! oui ! mais...

BERNARD. Mais quoi ?

LAROSE. Ça ne se peut pas !

BERNARD. Comment... ça ne se peut pas ! Ah ! j'y suis, le costume... pour la présentation ! il aurait fallu la grande toilette, la veste neuve, et des gants ! Dame ! vous savez... je suis en affaires, moi... mais ça n'ôte rien de ça à l'homme...

LAROSE. Il ne s'agit pas du costume... C'est...

BERNARD. Eh ! bien ! !

LAROSE. Eh ! bien ! je ne voulais pas te le dire. C'est... c'est les bœufs, voilà....

BERNARD. Comment ? les bœufs.

LAROSE, *embarrassé.* Non... C'est pas encore tant les bœufs, c'est le commerce ! Vois-tu, cette jeune fille a été à Paris... elle a lu un tas de livres.. elle vit avec les génies, les fées... elle rêve un époux impossible.. Et puis il y a encore son cousin, tu sais... Lucien... qui est parti tout petit pour la marine... il lui écrit des lettres de huit pages... tout ça lui trotte dans la tête... enfin tu comprends....

LUCIEN, *sérieux.* Oui, M. Larose, je comprends.. et je vous sais gré de votre franchise... Adieu. (*Il remonte la scène.*)

LAROSE. Adieu... où vas-tu donc ?

BERNARD, *avec intention.* Je vais vendre mes bœufs...

LAROSE, *le suivant.* Dis donc, mon garçon.. il ne faut pas s'affecter comme ça, du courage que diable !...

BERNARD. Oui, vous avez raison.... (*Il chante avec tristesse:*)

J'avais promis à Madeleine,
J'avais promis de l'épouser ;

Mais j' suis trompé par l'inhumaine,
Il n'y faut plus penser.

LAROSE. Voyons.. je vas te faire la conduite.

BERNARD.

Non... monsieur Larose... non... c'est fini...
voyez-vous ! Adieu.

SCÈNE IV.

MARIANNE , NICOLAS.

(Bernard s'en va d'un côté, Larose sort par l'autre et se croise avec Marianne et Nicolas qui entrent par la droite. Marianne revient du marché un panier à la main : elle est poursuivie par Nicolas qui la presse.)

MARIANNE. De grâce, laissez-moi, M. Nicolas !

NICOLAS (1). Je vous emboîte le pas , Mam'zelle Marianne.. je m'attache à vous comme le lièvre à l'ormeau... Je viens de perdre quatre bêtes... et je n'ai plus que vous pour me consoler.

MARIANNE. Vous êtes insipide.

NICOLAS. Je suis un charbon ardent , une fournaise... Oh ! si vous saviez comme ça brûle là !.. tâtez un peu... *(Il veut prendre la main de Marianne qui la lui retire.)* C'est un incendie , voyez-vous , qui me dévorera tout entier ! mam'zelle Marianne, je comprends l'enfer !..

MARIANNE. Mon Dieu ! vous m'effrayez , M. Nicolas, vous seriez capable de brûler votre femme la première nuit des nocés...

NICOLAS. Ça vous touche , ça vous émoie.. n'est-ce pas, mam'zelle ? mais ce n'est pas tout. Je deviens comme un hébété. Les gas du village me rebutent, me font des malices en me disant : — Mon pauvre Nicolas, que t'es donc bête !.. et moi de leur répondre toujours : — Allez qu'ri mon esprit à mam'zelle Marianne, c'est elle qui me l'a pris...

MARIANNE. De bon compte, M. Nicolas, je n'ai pas pu vous voler ce que vous n'aviez pas.

NICOLAS, avec feu. Oui, vous l'avez mon esprit... et mon corps, mon cœur, ma vie, tout... Oui !.. tout !

MARIANNE. Que voulez-vous que je fasse de tout ça ?

NICOLAS. Dites oui ou non. Vous m'avez pro-

1 Nicol. Mar.

mis de vous décider à la Saint-Jean et nous voilà quasiment aux melons... voulez-vous de moi, oui ou non ?

MARIANNE. Puisque vous tenez absolument à ce que je me prononce...

NICOLAS. Oui, il y a longtemps que je sèche sur pied, comme une herbe sans rosée !.. Décidez-vous, mam'zelle Marianne !.. la vie ou la mort ?

MARIANNE. Eh bien... *(Elle s'arrête en voyant Nicolas tomber à genoux et marmotter des prières. — Riant) (1)* Ah ! ah ! ah ! quelle drôle de figure ! Que marmottez-vous donc entre vos dents ?..

NICOLAS, très-sérieux. Je prie St. Nicolas , mon patron, pour qu'il vous souille un oui , mam'zelle. *(Il chante :)*

Air : *Du fil de la Vierge.*

Oh ! grand saint Nicolas, soyez-moi favorable !

J'en fais serment...

J'brûl' du feu le plus vif pour cett' fille adorable !

Si promptement,

Par votre aide puissant, je suis adoré d'elle,

Foi d' Nicolas !

J'allumerai pour vous un' fameuse chandelle.

MARIANNE, chantant.

N'allumez pas !

NICOLAS, se relevant. Grand saint Nicolas ! qu'ai-je entendu ?... Vrai ! ce n'est pas pour de rire ?..

MARIANNE. C'est pour de bon !

NICOLAS, jetant un cri. Ah ! *(Pleurant à chaudes larmes.)* Adieu, mam'zelle... je vais faire écrire mon testament et vous donner mes biens pour que vous regrettiez, toute la vie, votre dureté de cœur... Adieu, mam'zelle... vous viendrez bien prier quelquefois sur ma tombe, n'est-ce pas ?... Adieu ! *(Fausse sortie.)*

MARIANNE. Pauvre garçon ! je souffre de le voir dans cet état !

NICOLAS. Un *De profundis*, s'il vous plaît ! *(Il s'éloigne en pleurant.)*

MARIANNE. Mais je ne puis pourtant pas épouser un pareil lourdaud... et comme me l'a conseillé mam'zelle Clotilde, qui s'y connaît : Marianne, reste fille plutôt que de te marier à un homme sans induction... *(Marianne rentre chez Clotilde.)*

1 Mar. Nicol.

SCÈNE V.

NICOLAS, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant par le côté opposé où Nicolas est sorti.* Tiens! c'est Nicolas! (*Appelant*) Nicolas! Nicolas! (*Il le rejoint et le ramène en scène*). Eh! bien, est-ce qu'on se sauve des amis comme ça?...

NICOLAS (1). Laisse-moi, gamin, je ne suis pas entrain de batifoler...

JOSEPH. Toujours des peines de cœur... Marianne!

NICOLAS. Ah! c'est fini. Elle ne veut plus de moi. Je vas me périr.

JOSEPH. La belle avance! Marianne en épousera un autre. Au contraire, il faut noyer son chagrin, il faut rire, boire et chanter, faire du bruit, de l'esclandre. Elle enragera!

NICOLAS. Au fait, tu as raison. C'est des bêtises de pleurnicher. Je veux rire et m'amuser à mort!

JOSEPH. Tu verras que ta belle fera attention à toi. Je connais les femmes, moi, Nicolas...

NICOLAS. Tu connais les femmes, toi, gamin, qui n'as ni mère, ni sœur... un enfant tombé du ciel, quoi!

JOSEPH. Je te le prouverai en t'unissant à ton orgueilleuse beauté.

NICOLAS. Vrai! tu as donc la recette des sortilèges? Comment t'y prendras-tu, hein?... tu jetteras un sort à Marianne, tu lui mettras de la corde de pendu dans sa poche?

JOSEPH. C'est plus simple que ça... vois-tu, Nicolas, les filles s'attrapent comme qui dirait des alouettes, à la parole et au miroir! Il ne faut jamais de timidité, ni de langueur. On va droit au but avec de l'aplomb. Toutes les filles ne demandent pas mieux que d'être courtisées! Tiens! supposons que t'es une fille, toi, Nicolas, et que je t'en conte!

NICOLAS, *niaisement*. Une fille, moi! ah! ah!

JOSEPH. C'est pour rire, bête.

NICOLAS. Ah! si c'est pour rire... je veux ben... Autrement, neuni.

JOSEPH. Histoire de rire!

NICOLAS, *s'asseyant sur un banc*. Je m'en vais faire comme si j'attendais un danseur... le dimanche à la fête.

JOSEPH, *courtisant Nicolas*. Bonjour, ma petite Nicolle!

NICOLAS, *imitant la femme*. Bonjour, mon petit Joseph!

JOSEPH, *de même*. Que t'es donc gentille à ce matin, Nicolle! quel petit air éveillé! quels yeux fripons! t'as rêvé d'amoureux cette nuit! vrai! t'es trop mignonne! il faut que je t'embrasse!

NICOLAS, *se saurant* (1). Non, non, maman me le défend!

JOSEPH, *courant après Nicolas*. Nicolle! oh! je t'embrasserai, bel oiseau! ah! je te tiens! vous-a-t-elle une taille fine, cette Nicolle! voyons, ne sois pas méchante avec moi, Nicolle! (*Il lutine Nicolas*.)

NICOLAS (2). Oh! je suis chatouilleux... chatouilleux! oh! là! là! (*Il se débat, Joseph le lâche*.) C'est un enjoleux! quoi! ce petit-là! si je le laissais faire, il me séduirait!

JOSEPH. Tu verras... (*Crachant par terre et levant la main*.) Je m'engage à te marier à ta prétendue dans un mois, mais à la condition que tu m'obéiras comme un esclave, comme un instrument, comme une chose... si tu consens au marché, touche là!

NICOLAS, *lui frappant dans la main*. Marché conclu pendant un mois.

JOSEPH. Je t'apprendrai à faire la cour aux filles...

NICOLAS. Il va m'apprendre à faire la cour aux filles. Ah! mam'zelle Marianne, prenez garde à vous, je vous incendierai!

JOSEPH. D'abord... tu dois te montrer cossu... as-tu de l'argent?

NICOLAS. Trois mille écus valant.

JOSEPH. Il n'en faut pas tant pour tirer les yeux à toutes les filles du village. Viens avec moi, chez Simonneau le tailleur: tu prendras un habillement complet, et tu pourras alors te présenter devant ta Marianne.

NICOLAS. Oui, viens chez le tailleur! (*Fausse sortie*.) Mais qu'est-ce que je lui dirai à Marianne une fois habillé?

JOSEPH (3). N'ais pas peur... je te soufflerai une déclaration... je te composerai ça... ah! justement voici un livre... (*il prend le livre de Clotilde sous la charmille*), un roman... et à cette page!... (*Il regarde autour de lui... déchire une page et met le livre dans sa poche*.) Enlevée

1 Nic. Jos.

2 Jos. Nic.

3 Jos. Nic.

la déclaration! (*Lisant :*) « O Lucile! » nous mettrons Marianne.

NICOLAS. Oui, c'est la même chose.

JOSEPH, *continuant*... « déesse de mes rêves, source limpide où mon âme s'abreuve. » (*Donnant la page à Nicolas :*) Tiens, voilà ta déclaration.

NICOLAS. Je ne sais pas lire.

JOSEPH. Je te l'apprendrai par cœur : viens, Nicolas, et en avant la gaité.

NICOLAS. Oui, vivent la gaité, la folie!

JOSEPH. Farceur, va!...

NICOLAS. Allons nous batifoler! nous ferons les quatre cents coups! nous briserons tout! nous mettrons tout sens dessus dessous dans le village... Je suis en veine, moi! je veux dépenser mes écus. Je jetterai des liards aux gamins devant les églises! (*Se tournant vers la maison de Clotilde*) Non, mam'zelle Marianne, je ne me tuerai pas!... je vivrai pour vous endiabler!.. Marianne, tu entendas parler de moi! je ne te dis que ça, (*Il sort à droite avec Joseph. Entrent par le fond Lucien et Oaddé.*)

SCÈNE VI.

LUCIEN, *en costume d'officier de marine amenant par une corde OADDÉ, femme de Taïti, en costume des naturelles des îles Marquises, tenant une grande pipe à la main ; MARIANNE, puis CLOTILDE.*

MARIANNE, *sortant de chez Clotilde.* Où est donc ce livre que mam'zelle me demande?

LUCIEN, *chantant au dehors :*

Adieu mon beau navire,
Au grand mât pavoisé...

MARIANNE *cherche, et apercevant Lucien.* Oh! le beau marin... Dieu! que M. Lucien doit avoir bon air sous ce costume!

LUCIEN, *entrant suivi de Oaddé qu'il tient par une corde.* Dites-moi, mon enfant... la maison de Mlle Clotilde Larose?

MARIANNE (1). Vous demandez Mlle Clotilde? pardon excuse de ma curiosité... seriez-vous Monsieur...

LUCIEN. Lucien... Mais c'est Marianne! Tu ne me reconnais pas?

MARIANNE. Dame! écoutez donc, M. Lucien, il y a cinq ans que vous êtes parti du village et vous avez fièrement changé à votre avan-

1 Mar. Luc. Oaddé.

tage. Oh!.. Mam'zelle serait-elle joyeuse de votre arrivée. (*Appelant*) Mam'zelle Clotilde! Mam'zelle Clotilde!.. quel bonheur!...

LUCIEN. Eh bien! tu ne m'embrasses pas, Marianne?

MARIANNE. Avec plaisir, M. Lucien! (*Elle se jette dans les bras de Lucien qui l'embrasse avec passion. Oaddé rugit.*)

MARIANNE, *s'arrachant avec terreur des bras de Lucien.* Est-ce que ça mord, ça, M. Lucien? (*Elle désigne Oaddé.*)

LUCIEN, *riant.* Non, n'aie pas peur. (*A Oaddé*) Abracadabrante, tenez-vous et asseyez-vous. (*Grogement d'Oaddé. Elle s'assied.*)

MARIANNE, *appelant Clotilde.* Mam'zelle, mam'zelle, votre cousin le marin est arrivé. (*Clotilde parait.*) Moi, je vais prévenir votre oncle Larose et annoncer cette bonne nouvelle à tout le village! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LUCIEN, OADDÉ, CLOTILDE.

CLOTILDE. Lucien!..

LUCIEN. Ma Cousine!..

Air nouveau de M. Fossey.

Le bonheur
Inonde mon cœur.
O charmante surprise!

CLOTILDE.

Dieu! Lucien!
C'est lui qui revient...

LUCIEN.

Oui, des îles Marquises!

CLOTILDE.

Combien de fois j'ai pleuré ton absence
Combien de fois j'ai rêvé ton retour!

LUCIEN.

Quand tu pleurais sous le beau ciel de France,
A Taïti j'emportais notre amour.

LUCIEN ET CLOTILDE. (*Ensemble.*)

Le bonheur, etc.

CLOTILDE (1), *allant pour embrasser Lucien.* Cher Lucien!.. (*Rugissement d'Oaddé qui se lève. — Clotilde recule d'étonnement.*) Mon cousin, quelle est cette femme?

1 Clot. Luc. Oaddé.

LUCIEN. Ne faites pas attention, je vous prie, Clotilde, à cette naturelle des Iles Marquises... ne soyez pas effrayée de ses cris sauvages. Née sous un ciel de feu, elle a les passions vives, elle est un peu jalouse... mais la civilisation la formera : du reste, elle m'obéit en esclave... Oaddé Abracadabrante... (c'est son petit nom), saluez Mademoiselle... (Oaddé salue) plus bas... (Oaddé salue jusqu'à terre.) Vous voyez qu'elle est fort polie... Donnez-moi mon chibouck et allumez votre maître! (Oaddé exécute les mouvements commandés et s'accroupit près de Lucien.) Le tabac ne vous importune pas, cousine? (Il fume près d'elle assis sous la charmille.)

CLOTILDE, à part (1). Mon Dieu, quel changement! (Haut.) Mais, mon cousin, dans vos lettres où le cœur parlait si franchement, si tendrement, vous ne m'avez rien dit de cette femme.

LUCIEN, fat. Détails insignifiants! un essaim de ces créatures voltigeait comme de folles phalènes autour de ma case à Taïti...

CLOTILDE. Un essaim!...

LUCIEN (2), se levant.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Ne vous étonnez pas, cousine,
Les femmes sont le lux' du marin,
J'en ai laissé quatorze en Chine,
Et perdu vingt-quatre en chemin.
Je n'ai de mon lointain voyage
Rapporté qu'un échantillon,
Pour prouver que femme sauvage
N'a de sauvage que le nom.

Oaddé Abracadabrante m'a seule montré une affection opiniâtre. Elle se cacha au départ dans les soutes du navire le *Marsouin*, et je ne découvris sa ruse qu'en pleine mer. J'avais bien envie de m'en faire délivrer par mes gabiers en traversant l'Océan...

CLOTILDE. Oh! Monsieur!...

LUCIEN. Mais je réfléchis que je m'en débarquerais aisément à terre en la donnant en cadeau à quelque artiste friand de curiosités d'outre-mer.

CLOTILDE. Je vous avoue, Lucien, que de telles paroles me surprennent douloureusement dans votre bouche et sont en complet désac-

cord avec l'opinion que je m'étais formée de vous.

LUCIEN. Quoi! vous auriez préféré que j'eusse fait sauter Oaddé par-dessus les sabords du *Marsouin*?

CLOTILDE. Non, Monsieur, je veux dire que votre singulière conduite pourrait affliger une mère, une sœur et vous aliéner à jamais le cœur d'une fiancée, d'une personne qui vous aimerait sincèrement.

LUCIEN. Pour ces futilités, ma cousine! Nous autres marins, nous goûtons aux fruits sauvages des pays que nous explorons, mais une fois le canon tiré et la chaloupe d'embarcation relevée, les premières vagues nous en font oublier la saveur. La mer noie toutes les passions!

CLOTILDE. Je ne connaissais pas la vie de marin, maintenant je plains les pauvres femmes qui ont lié leur sort...

LUCIEN. A des coureurs de mer? Quoi de plus attrayant au contraire? à côté des émotions du départ et du voyage, n'y a-t-il pas les enthousiasmes, les sublimes joies du retour? Quel bonheur en débarquant de presser à la fois dans ses bras sa femme et ses enfants! de leur donner de bons gros baisers à faire chanter les rives du port! on passe avec eux un délicieux mois de congé, et l'on repart le cœur bien lesté pour une nouvelle campagne: on n'a pas le temps ainsi de s'ennuyer ni de gronder au logis.

Air : *De la permission de dix heures.*

Pour le marin
L'hymen est sans chagrin.
Quand arrive chez lui l'ennui,
Voiles au vent, vite il s'enfuit.
Six mois d'absence ont ravivé son cœur.
A son ménage il revient plein d'ardeur,
L'épouse reçoit son vainqueur!
Plus de tristesse, de douleurs,
Non, plus de pleurs!
Mais comme le vent
Le goût du marin est changeant
Sur les océans
Il repart pour cinq à six ans,
Puis en revenant
Si sa femme a quelques enfants
Il dit : Vraiment
Ils sont charmants
Et ressemblants

1 Luc. Oaddé. Clot.

2 Oaddé. Luc. Clot.

Femme de marin ! connaissez vous un plus beau sort que celui-là ! quant à moi, je vais me marier pour faire une heureuse de plus au monde !

CLOTILDE. Sérieusement, mon cousin ?

LUCIEN. Si sérieusement que nous signons le contrat dès demain si ma souveraine y consent. Je dois me hâter. Je n'ai que trois semaines de congé... Puis je repartirai sur le *Marsouin* pour Constantinople. Mais cette fois ce n'est qu'un petit voyage. Trois ans au plus !

CLOTILDE. Trois ans d'absence après quinze jours de mariage ! Mon cousin, vous pourriez bien oublier votre nouvelle épouse en retrouvant à Constantinople un essaim semblable à celui que vous avez laissé à Taïti.

LUCIEN. Mais il serait impossible au marin, chère cousine, d'oublier l'éclat de votre regard, la douceur de votre sourire, l'harmonie de votre parole, la grâce de toute votre personne, car ces charmes ne se trouvent en aucun pays. *(Brusquement.)* Clotilde, voulez-vous être ma femme ? Pardon, mille fois, de cette brusquerie, mais les moments pressent. Je n'ai pas le temps d'être heureux. L'Orient me réclame ! *(Oaddé se lève et rugit.)*

CLOTILDE. Et les îles Marquises également, Monsieur.

LUCIEN. Tout beau, Abracadabrante, à bas ! asseyez-vous !... *(Oaddé se rassied à terre.)* Un mot, chère Clotilde.

CLOTILDE. Mon cousin, je n'aimerais jamais la mer qui noie les passions aussi bien que les serments les plus sacrés.

LUCIEN. Bah ! vous reviendrez de vos injustes préventions, vous réfléchirez. Demain j'espère vous retrouver en meilleure disposition. Permettez-moi de me séparer de vous pour aller voir mon oncle Larose et mes amis.

CLOTILDE. Je compte, Monsieur, que cette femme ne reparaitra plus devant moi.

LUCIEN. Elle vous déplaît ?... Moi qui voulais vous l'offrir... Enfin je la placerai ailleurs. Abracadabrante, lève-toi et marche, voilà ma pipe. A bientôt, chère cousine. Pensez aux joies du retour, au matelot qui embrasse sa petite famille, pensez-y sérieusement. *(Il sort, Oaddé le suit, et rugit contre Clotilde. Lucien la tire vivement par la corde et sort avec elle.)*

SCÈNE VIII.

CLOTILDE seule, puis LAROSE.

CLOTILDE (1). Enfin j'en suis délivrée !

LAROSE, accourant. Où est-il, ce cher neveu, où est-il ?

CLOTILDE. Il me quitte à l'instant pour se rendre à votre demeure.

LAROSE. Nous jouons donc aux quatre coins. Je sors de chez moi : j'ai laissé Marianne en chemin pour venir au plus vite. Il faut que je retourne encore sur mes pas... allons... *(Fausse sortie.)* Dis-donc, Clotilde, le voilà.

CLOTILDE. Qui ? mon oncle.

LAROSE. Eh ! le mari parfait que tu demandais. Il est trouvé... il arrive à point nommé des îles Marquises. Ce diable de neveu qu'il me tarde de l'embrasser !.. Depuis si longtemps. *(Il essuie une larme.)* Non, je ne croyais pas que son arrivée me causerait tant d'émotion ! *(Riant.)* Tu le marieras, belle nièce, à présent que tu tiens ton mari parfait... Elle le tient !...

CLOTILDE. Mais non, je ne le tiens pas ! *(Larose sort vivement et se heurte contre Nicolas qui tombe dans les bras de Joseph.)*

LAROSE. Range-toi donc, imbécil !

SCÈNE IX.

CLOTILDE, NICOLAS, JOSEPH.

(Clotilde s'assied sous la charmille et prend machinalement un roman. Nicolas a une mise prétentieuse et ridicule ; il est ière et a de la peine à reprendre son équilibre après le choc de Larose.)

JOSEPH, redressant Nicolas. Tiens-toi donc droit, Nicolas !

NICOLAS (2). Tu m'as trop fait boire de vin blanc.

JOSEPH. Laisse donc... le vin donne de l'audace.

NICOLAS. L'adjoind m'a brouillé toutes mes idées. Voyons si je me rappelle ma déclaration. « O Marianne, déesse de mes nuits... »

JOSEPH, le reprenant. De mes rêves !

NICOLAS, continuant. « De mes rêves ou de mes nuits, c'est la même chose, puisque je

1 Lar. Clot.

2 Clot. Jos. Nic.

» rêve toutes les nuits... (continuant), source limpide où mon âne s'abreuve. »

JOSEPH. Mon âme! mon âme! (Il lui fait répéter la déclaration.)

CLOTILDE, sous la charmille. N'ai-je pàs été le jouet d'une illusion? ai-je bien vu ce cousin dont le noble caractère m'avait inspiré une douce affection? est-ce bien lui qui m'a écrit cette lettre si poétique... (Elle tire une lettre de son sein) et que je relisais chaque jour? (Elle la parcourt des yeux.)

JOSEPH, apercevant Clotilde. Oh! quelle idée! (A Nicolas) Dis donc, Marianne est là... sous la charmille.

NICOLAS. Elle est là! ne me quitte pas, je ne me sens pas à mon aise....

JOSEPH. Du courage.

NICOLAS, arrangeant son col. L'adjoit n'a pas trop chiffonné mes hardes?

JOSEPH. Mais non, tu es brillant comme l'étoile du berger! Tu vas éblouir, subjuguier Marianne.

NICOLAS. Tu crois que je vas la sube... subjuguer?

JOSEPH. Du premier coup... J'en suis sûr... marche!

NICOLAS. Oh! je ne me souviens plus de ma déclaration!

JOSEPH. Je te soufflerai.

NICOLAS. Je n'y vois plus clair! ce démon de vin blanc m'a aveuglé. (Joseph le conduit près de la charmille.)

CLOTILDE, regardant la lettre. Quelle déception et comme mon beau rêve s'évanouit tristement!

NICOLAS (1). Ne me quitte pas, Joseph, je ne me sens pas à mon aise... j'ai mal aux cheveux...

JOSEPH. N'aie pas peur, mets-toi à genoux. (Joseph fait agenouiller Nicolas en dehors de la charmille où est Clotilde.)

CLOTILDE. Sa lettre mentait donc comme son cœur! (Elle la déchire.)

JOSEPH. Allons, sois gracieux, galant et en avant.

NICOLAS, soufflé par Joseph. O Marianne, déesse de mes nuits...

CLOTILDE. Quelle est cette voix!

JOSEPH, soufflant. Rêves!

1 Clot. Nic. Jos.

NICOLAS, troublé, Rêves.; source où mon âne s'abreuve.

(Clotilde se lève étonnée, Marianne paraît au fond.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIANNE.

JOSEPH, soufflant Nicolas. Mon âme! imbécile!!

NICOLAS. Mon âme imbécile!!

JOSEPH. Mais non!! Mon âme!... âme!... à-m-e-me, âme!

NICOLAS, éplétant ce que lui dit Joseph. Mon âme! à-n-e... ne.....

MARIANNE (1), qui s'est avancée près de lui doucement, lui applique un soufflet. Ane!... Je t'apprendrai à manquer de respect à Mademoiselle Clotilde!

CLOTILDE, se levant. Que signifie!! que vois-je? ce rustre à mes pieds....

NICOLAS, se relevant. Elle!.. lui!... vous!... ciel!... la nièce de l'adjoit!

ENSEMBLE.

Air :

NICOLAS.

Excusez donc mon innocence,
De vous j'implore le pardon.
Vous faire une pareille offense!
J'avais donc perdu le raison.

JOSEPH.

Pardonnez à son innocence,
Accordez-lui votre pardon;
Pour vous faire pareille offense
Il avait perdu le raison.

MARIANNE.

Je veux pouvoir tirer vengeance
De cette infâme trahison;
Je punirai votre inconstance,
Car vous n'êtes qu'un polisson!

CLOTILDE.

Je punirai tant d'insolence,
Cet homme a perdu le raison;
Me faire une pareille offense!
Sortez, sortez de ma maison.

(Clotilde rentre chez elle, Nicolas se sauve. Joseph veut le suivre, il est retenu par Marianne.)

1 Clot. Mar. Nic. Jos.

SCÈNE XI

MARIANNE, JOSEPH, puis CLOTILDE (1).

MARIANNE. C'est toi, petit malicieux, qui lui auras conseillé cette belle action !

JOSEPH. Oh ! je suis bien innocent de la chose, allez ! Les gas de Saint-Aubin n'ont pas besoin de mes conseils pour courtiser les filles. Vous le savez, vous mam'zelle Marianne, vous qui aimez tant à vous en faire conter... oui... oui... on connaît votre histoire... on connaît votre petite histoire. *(Il fredonne un air narquois.)*

MARIANNE. Petit gredin, va !

JOSEPH. Mais il ne faut pas rougir pour ça, mam'zelle Marianne... Vous êtes en bonne compagnie, allez ! à Saint-Aubin.

MARIANNE. Mauvais garnement ! Langue de vipère... tu mériterais !...

JOSEPH. Moi ! je ne dis de mal de personne ; d'abord je n'aime pas les cancans... et Nicolas sait bien...

MARIANNE. Va-t'en donc, démon !...

JOSEPH. On s'en va, on s'en va... adieu, mam'zelle Marianne... adieu, madame Nicolas.. *(Regardant en l'air)* Hein ? *(On entend le son des cloches et de bruyantes rumeurs dans la coulisse.)* Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? *(On voit passer dans le fond des paysans qui courent en criant : Au feu ! au feu !...)* Comment au feu !... Hé ! là bas ! les autres... attendez-moi... c'est que ça y est, on voit d'ici les flammes ! *(Il sort en courant.)*

CLOTILDE, sortant de chez elle. Ce tapage, que signifie...

MARIANNE. Ça signifie qu'il y a le feu, mam'zelle, vous n'avez pas entendu crier ?

CLOTILDE. Le feu ! chez qui ? Va, cours et viens vite me dire.

MARIANNE. Oui, mam'zelle... je reviens de suite pour vous dire s'il y a du nouveau. *(Elle sort.)*

SCÈNE XII.

CLOTILDE, FRÉDÉRIC RALPH.

CLOTILDE. Oh ! mon Dieu ! quel malheur ! *(Elle va s'asseoir sur un banc au côté gauche du*

1 Mar. Jos.

théâtre opposé à celui par lequel entre Frédéric.)

FRÉDÉRIC (1), *(mise excentrique d'étudiant allemand ; il a une petite table ronde sous le bras.)* C'est elle ! je l'ai reconnue à la commotion électrique ! *(Il met la main sur son cœur.)*

CLOTILDE, l'apercevant, étonnée de ses regards. Que demande cet étranger ?

FRÉDÉRIC, s'avançant vers elle. Mademoiselle...

CLOTILDE, l'écartant du geste. Monsieur, je n'ai pas besoin de table.

FRÉDÉRIC. Vendre cette table ? Impiété ! c'est mon âme ! c'est mon esprit !...

CLOTILDE. Votre esprit ?

FRÉDÉRIC. Je ne m'en séparerai jamais ! sans elle, sans cette chère table, le suicide aurait tranché mes jours !

CLOTILDE. Quoi, monsieur, vous vouliez vous tuer ?

FRÉDÉRIC. Au moment d'accomplir ma fatale résolution, la table vint me trouver et me dit : « Prince Ralph, je suis ton esprit, ne te désespère plus, j'ai le secret de ton bonheur. »

CLOTILDE. Tiens, comme dans mon roman !

FRÉDÉRIC. « L'ange d'amour que tu as vainement cherché par les mers et les continents se nomme Clotilde Larose... »

CLOTILDE, vivement. Elle vous a dit cela ?

FRÉDÉRIC. C'est une belle et vertueuse orpheline qui habite le village de Saint-Aubin. Je vous réunirai ; mais tu dois quitter ce misérable monde.. suis-moi, ton empire n'aura plus de bornes. Tu seras roi de l'espace. Elle dit, et aussitôt un magnifique ballon m'emporta loin des bords du Rhin ; il ne s'arrêta qu'au-dessus de ce village, et je suis descendu pour vous proposer de partager avec moi cette existence divine, éthere, subtile, éphémère, dont les grossiers habitants de la terre ne sauraient comprendre l'indicible félicité !... voilà l'histoire !...

CLOTILDE. Tout cela, monsieur, pourrait bien n'être qu'un rêve de votre imagination ? d'ailleurs la proposition me paraît étrange de la part d'un homme que je ne connais pas.

FRÉDÉRIC, mystérieusement. Cette table vous révélera mon origine et notre destinée.

CLOTILDE. Elle parle ?

1 Fréd. Clot.

FRÉDÉRIC.

Air : *Que voulez-vous que j'y fasse.*

Elle parle à volonté
Des heures entières
Et danse avec volupté,
Comme au bal d'Asnières.

CLOTILDE. Vraiment ?

FRÉDÉRIC. Tenez, établissons la communication sympathique. *(Il pose les mains sur la table.)*

Air nouveau de M. Fossey.

Mettez votre main là sans crainte.

CLOTILDE, *posant la main sur la table.*

La voilà!...

FRÉDÉRIC.

C'est cela!...

Maintenant répondez sans feinte,

A l'esprit.

CLOTILDE.

Qu'a-t-il dit?

FRÉDÉRIC, *faisant frapper trois coups à la table.*

Il a dit, ma charmante,

Que j'aurai votre cœur.

CLOTILDE.

Cette table parlante

Me fait beaucoup d'honneur!

(ENSEMBLE.)

FRÉDÉRIC.

O douce sympathie!

Sentez-vous le transport

Qui désormais nous lie

A la vie, à la mort?

CLOTILDE.

Etrange sympathie !

Oui je cède à mon sort,

A vous je suis unie

A la vie, à la mort.

FRÉDÉRIC, *prenant Clotilde dans ses bras.*
Clotilde, fée de mon âme, vous me connaissez maintenant par cette seconde vue électrique qui ne trompe jamais. Doutez-vous encore de mon dévouement, de mon amour ? *(Retenant les mains de Clotilde, qui a fait un mouvement.)* Ne retirez pas vos mains, la sympathie se volatiliserait. Oui, je vous aime, Clotilde, et je vous en conjure, au nom des esprits qui nous réunissent ici, consentez à monter dans l'espace avec moi..... abandonnez cette terre ingrate et maudite. Les anges doivent vivre au ciel!

CLOTILDE, *émue et retirant ses mains de la table.* Frédé ici!..

FRÉDÉRIC. Dieu! mon cœur est inondé de délices.

CLOTILDE (1). J'y songe, dirigez-vous votre ballon à votre gré ?

FRÉDÉRIC. Soyez sans inquiétude, Clotilde, je n'exposerai pas des jours qui me sont si précieux. L'esprit m'indique les pôles, m'oriente... me révèle les tourbillons, les trombes, les courants, les moindres actions des airs.

CLOTILDE. J'obéis à une irrésistible impulsion, à la voix mystérieuse qui me dit de me confier à vous, noble Frédéric, je serais morte d'ennui dans ce triste village. Vous me sauvez!

FRÉDÉRIC. Non pas moi, Clotilde, c'est la table.

CLOTILDE. Encore une question. Dois-je emporter de l'argent ?

FRÉDÉRIC. Cela ne peut nuire. Nous en aurons besoin lorsque nous descendrons sur la terre, pour récompenser l'humble vertu.

CLOTILDE. Vous avez raison. Et quand partirons-nous ?

FRÉDÉRIC. Demain, au point du jour, nous nagerons dans l'éther !

CLOTILDE. Je serai prête. Je me rends à l'instant chez mon oncle. Il me remettra ce que je possède.

FRÉDÉRIC. Et moi je vais préparer ma Montgolfière. A bientôt, céleste Clotilde, à bientôt ! *(Fausse sortie.)*

CLOTILDE. Monsieur, vous oubliez votre esprit.

FRÉDÉRIC (2), *revenant, prenant sa table et l'embrassant.* Ingrat ! je l'oubliais ! oh ! mon esprit, tu m'as rendu bien heureux !

Air de valse.

Croyez en moi, mademoiselle,
J'emporte l'esprit sous mon bras;
Je pars! ah! soyez-moi fidèle,
Vous régnerez dans mes Etats.
Dès demain à l'aube naissante,
Oui, tous les deux nous partirons.

CLOTILDE.

Ah! vraiment ce projet m'enchanté,
Au ciel tous deux nous monterons!

FRÉDÉRIC. *(Reprise.)*

Croyez en moi, etc.

1 Clot. Fréd.

2 Fréd. Clot.

CLOTILDE. (Ensemble).

Je me confie à votre zèle.

Je régnerai dans vos Etats:

Je m'engage à rester fidèle:

Ah! prince, ne me trompez pas!

(Elle reconduit Ralph, qui sort en valsant avec la table et Larose entre sans qu'elle l'aperçoive.)

SCÈNE XIII.

CLOTILDE, LAROSE.

LAROSE, à lui-même. Ils m'ont fait trimer pour un feu de paille!

CLOTILDE se retourne et l'aperçoit. Mon oncle!

LAROSE. Ah! te voilà, Clotilde, et mon neveu, où est-il? l'as-tu revu?

CLOTILDE. Il s'agit bien de votre neveu!

LAROSE, étonné. Comment?

CLOTILDE, avec résolution. Il faut que vous me donniez tout ce que je possède, en billets de banque, s'il est possible,... je pars....

LAROSE. Tu pars? quelle idée!

CLOTILDE. Demain matin.

LAROSE. Demain, c'est impossible.. par quelle voiture?

CLOTILDE. Par le ballon.

LAROSE. Par le ballon, grand Dieu!

CLOTILDE. Je vous en prie, mon oncle, je n'ai pas de temps à perdre; le prince Ralph a ma parole.

LAROSE. Le prince Ralph?

CLOTILDE, avec exaltation. Une âme d'élite! un héros comme je l'avais rêvé! nos cœurs étaient prédestinés! Nous allons sillonner des mondes lumineux, nous vivrons dans l'espace, et nous ne descendrons ici-bas que pour récompenser l'humble vertu.

LAROSE. Ta! ta! ta! je ne comprends rien à toutes vos billevesées.. Les romans vous ont tourné la tête, ma nièce! se faire enlever et en ballon encore! Surveillez donc les jeunes filles! pour un oui ou pour un non, elles s'envoleront avec n'importe qui dans l'éther?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MARIANNE (1).

MARIANNE, accourant. Mam'zelle Clotilde, Mam'zelle.. ah! je suis toute essouffée!

† Mar. Clot. Lar.

CLOTILDE. Marianne, va de suite faire mes préparatifs, de départ.

MARIANNE, surprise. Nous, nous en allons, mam'zelle?

LAROSE. Tu vas donc aussi t'envoler en ballon?

MARIANNE. Moi?

CLOTILDE. Ma servante me suit partout, mon oncle, je l'emporterai.. et vous aussi si vous ne me remettez immédiatement ce que je vous ai demandé. Vous savez que j'ai une volonté!

LAROSE. Elle m'emporterait aussi! Ah! mais non! ma nièce, je vais chercher votre patrimoine et désormais je n'ai plus rien de commun avec vous. (En s'en allant.) Elle a des goûts par trop légers! (Il sort.)

SCÈNE XV.

MARIANNE, CLOTILDE.

MARIANNE. Bien vrai, mam'zelle, vous allez voler comme les oiseaux?

CLOTILDE. Rien de plus sérieux, Marianne, plus tard tu connaîtras les détails de cette histoire. Prépare mes cartons et les tiens.. tu ne me quitteras pas.

MARIANNE. Je vous suis bien attachée, mam'zelle, quant à ça... mais j'ai frayeur d'aller si haut!

CLOTILDE. Ignorante, tu ne sais pas que l'air est un élément comme la terre, comme l'eau.

MARIANNE. Oh! mam'zelle, ce n'est pas un élément aussi solide que le plancher des vaches.

CLOTILDE. Eh bien! puisque tu as peur, tu resteras.

MARIANNE. Non, mam'zelle, je ne me séparerai pas de vous... (pleurant) quoique ça me fasse de la peine de laisser Nicolas sur cet élément-ci.

CLOTILDE. Tu retrouveras bien d'autres Nicolas dans les sphères que nous visiterons en ballon.

MARIANNE. A propos de ballon, ça me fait souvenir de ce que j'allais vous dire en arrivant lorsque vous m'avez coupé la parole. Les gas du village poursuivaient un homme qui est tombé du ciel à Saint-Aubin.

CLOTILDE. Tu m'inquiètes... si c'était... (On entend de bruyantes rumeurs.)

MARIANNE. Tenez, mam'zelle... entendez-vous?

SCÈNE XIX.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; FRÉDÉRIC (1), *entrant vivement un paquet sous le bras.*

CLOTILDE, *a part.* C'était lui! *(Haut)* Mon Dieu, Frédéric, quel danger?

FRÉDÉRIC. Rassurez-vous; ma table m'a sauvé des griffes de ces profanes en les dispersant à coups de pied. Elle les pourchasse encore, mais dans la crainte qu'ils ne revinssent à la charge, mon prévoyant esprit m'a donné ce vêtement de paysan que je vais endosser immédiatement. Vous permettez?

CLOTILDE. Comment? sur cette place? devant nous?

FRÉDÉRIC. A la campagne, où est le mal?

MARIANNE. Changer d'habit en plein air! Êtes-vous fou? Vous attraperez la coqueluche!

CLOTILDE. Renfermez-vous plutôt chez moi, on ne viendra pas vous y chercher, et vous serez en sûreté jusqu'à demain.

FRÉDÉRIC. Demain, chère Clotilde, nous ne craignons plus la méchanceté des hommes.

On entend des rumeurs.

CLOTILDE. On vient! pressez-vous! *(Frédéric entre dans la maison de Clotilde.)*

SCÈNE XVII.

CLOTILDE, MARIANNE, NICOLAS, JOSEPH, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

NICOLAS (2). Il a passé par ici, le boute-feu, je l'ai vu!

JOSEPH. Où diable s'est-il fourré? chez Mlle Clotilde sûrement.

NICOLAS. Il nous faut l'incendiaire!

Air: Finale du 1^{er} acte de Farinelli.

NICOLAS.

Allons, allons, il faut sans plus attendre, il faut, mam'zelle nous livrer le brigand.

CLOTILDE.

Entrez chez moi! nul ne peut y prétendre.

NICOLAS.

Quoi! ce voleur... c'est mam'zelle qui l défend?

1 Mar. Fred. Clot.

2 Mar. Clot. Nicol. Jos. Villageois.

CLOTILDE.

O mes amis, redoutez sa colère!
Celui que vous cherchez n'est autre qu'un sorcier!

NICOLAS.

C'est un sorcier! courons chez monsieur l' maire.

CLOTILDE, *a part.*

Cher prince Frédéric, je saurai vous sauver!

CHOEUR DES PAYSANS.

Allons, allons, il faut sans plus attendre.

Il faut punir cet infâme brigand!

L'autorité certes le fera pendre.

Pour un sorcier, c'est le seul châtiment!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LAROSE.

LAROSE (1). Qu'y a-t-il, mon Dieu! qu'y a-t-il encore?

JOSEPH, *sérieux.* Monsieur l'adjoint, il y a qu'un inconnu, qu'on n'a jamais vu dans le village, a mis le feu chez Marivonneau et que la voix publique, qui m'honore de sa confiance, accuse votre nièce Clotilde de l'abriter sous son aile à l'insu de votre autorité.

NICOLAS. Voilà qui est parler.

LAROSE. Serait-il vrai, ma nièce? déroberiez-vous cet étranger à la vindicte des lois?

CLOTILDE. Eh! mon oncle! je ne le connais pas.

LAROSE, *gravement.* Je ne suis plus votre oncle, mademoiselle, je suis un magistrat! attendez que je me ceigne!...

NICOLAS. Vous saigner!

LAROSE, *cherchant sa ceinture.* Ah! je l'ai oubliée. *(A sa nièce)* Déclarez-nous hautement la vérité; il faut que nous sachions quel est cet homme et d'où il vient?

LES PAYSANS. Oui! oui! *(Ils se dirigent vers la maison de Clotilde.)*

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; BERNARD, *sortant de la maison de Clotilde en costume de paysan.*

LES PAYSANS, *faisant un mouvement de retraite.* Le voilà!... (2)

LAROSE. Étranger, vos papiers?

BERNARD. Jean Bernard n'a pas besoin de passeport pour se faire reconnaître.

1 Mar. Clot. Lar. Nicol. Jos. Villageois.

2 Mar. Clot. Bern. Lar. Jos. Nicol. Vill.

TOUS, avec étonnement. Jean Bernard !

CLOTILDE. Que dit-il ? Comment, monsieur, vous étiez...

BERNARD. Le prince Ralph... et le marin...

CLOTILDE. Me tromper, vous jouer ainsi de moi !

BERNARD. Vous refusiez de me recevoir... J'allais partir désespéré de ce village, lorsque j'eus l'idée de recourir à un déguisement pour m'approcher de vous, pour vous dire : Clotilde, je vous aime ! Ah ! si le costume était faux, le cœur ne mentait pas, je vous le jure par votre mère qui nous a fiancés à sa dernière heure. Mais en vous voyant si belle, si distinguée, j'ai compris qu'un paysan comme moi ne pouvait aspirer à votre main, c'était un trop beau rêve. Il ne devait pas se réaliser. Aussi en me séparant de vous pour la vie, je ne vous demande qu'une grâce, l'oubli, le pardon de ma ruse. Une bonne parole de votre bouche me donnera du courage pendant la route...

CLOTILDE, tendant la main à Bernard. Nous partirons ensemble.

BERNARD. Clotilde ! *(Il lui baise la main.)*

MARIANNE. Pas en ballon, mam'zelle ?

CLOTILDE. Oh ! non !

MARIANNE. Quel bonheur !

CLOTILDE. Mon imagination a trop longtemps voyagé à la recherche d'un héros imaginaire. Vous m'avez prouvé, Bernard, qu'en regardant autour de soi on peut trouver de belles âmes chez les plus humbles, des paysans de cœur et d'esprit.

LAROSE, un mouchoir à la main. Ma nièce, ce que tu dis là... c'est si beau que... *(Il porte le mouchoir à ses yeux. — Réfléchissant)* Non : je m'attendrai dimanche à la cérémonie nuptiale.

MARIANNE. Et vous pleurerez aussi pour moi, monsieur l'adjoint ?

LAROSE. Comment ? tu te maries ?

MARIANNE, jouant l'importante. Mlle Clotilde l'a dit : Il y a des paysans de cœur et d'esprit. Ça me décide à épouser Nicolas.

NICOLAS. Oh ! mam'zelle Marianne ! faites-moi des noirs, pincez-moi. Je suis une trop heureuse créature... *(Marianne le pince.)*

LAROSE. Eh bien, chère nièce, nous ne courrons plus après les étoiles... Cette fois nous le tenons, le mari parfait !

CLOTILDE, regardant Bernard. Mon oncle, le mari parfait, c'est celui qu'on aime !

NICOLAS. Mam'zelle Marianne, voulez-vous que vous dise, la femme parfaite, c'est celle qu'on aime. Vous serez toujours parfaite.

MARIANNE. Pas trop bête ! le mariage lui développera l'esprit à ce garçon-là !

JOSEPH, qui a passé près de Marianna. Et la tête !

MARIANNE. C'est bon, on ne vous demande pas votre avis à vous.

CLOTILDE, à Bernard. Bernard, vous avez châtié mon orgueil, j'accepte la leçon !

ENSEMBLE FINAL.

Vous voyez qu'au village
On s'aime sans détour,
Ce double mariage
Nous présage un beau jour.

CLOTILDE, au public.

Air nouveau de M. Fossey.

Ce n'est jamais chose facile,
Messieurs, que le choix d'un époux ;
Mais il n'est pas moins difficile
De réussir auprès de vous.
Mon esprit revenu sur terre
Rêve encor de voir approuver
Notre pièce par le parterre :
Si j'ai tort, laissez-moi rêver. *(bis)*.
(Reprise de l'ensemble.)

FIN.